

Zeitschrift: Actio : un magazine pour l'aide à la vie
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 96 (1987)
Heft: 8

Artikel: Pragmatisme et disponibilité
Autor: Gerber, Jean-Frédéric / Baumann, Bertrand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682183>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PERSONNALITÉ

Propos recueillis par
Jean-Frédéric Gerber
et Bertrand Baumann

«**Action**»: Monsieur Pascalis, vous quittez vos fonctions après plus de 40 années d'activité au sein du mouvement Croix-Rouge en Suisse. La première question que nous avons envie de vous poser est la suivante: comment tout cela a-t-il commencé?

Jean-Daniel Pascalis: Je suis venu à la Croix-Rouge tout à fait par hasard. En 1940, j'ai été recruté dans le collège où j'étudiais pour devenir membre du Mouvement de la jeunesse Suisse romande (M.J.S.R.), qui avait pour principe de développer chez les jeunes le sens de l'entraide. Nous venions en aide à des familles pauvres, en leur offrant du charbon, du lait, des pommes de terre. Je nous vois encore parcourir les rues de Genève à vélo, les jeudis après-midi, tirant derrière nous des chariots de vêtements ou de layettes tricotées pour les familles aux revenus modestes. Nous nous occupions principalement d'enfants, pour lesquels nous organisions des goûters et des camps. La guerre survenant, nous avons accueilli également des enfants de l'étranger, notamment de France. Puis nous avons participé à l'accueil à Genève d'enfants placés ensuite durant trois mois dans des homes et des familles, l'ensemble des activités ayant été repris par le «Secours aux enfants» de la Croix-Rouge suisse. J'étais alors président de la section genevoise du M.J.S.R. et c'est à ce titre que je suis en quelque sorte devenu volontaire Croix-Rouge.

Et vous avez poursuivi cette activité pendant toute la guerre?

Non, car je suis tombé gravement malade. J'ai attrapé une maladie très courante à l'époque: la tuberculose. On m'a envoyé alors en convalescence à Leysin, pendant de longs mois, et j'ai dû interrompre les études de médecine que j'avais commencées.

Quand êtes-vous revenu à la Croix-Rouge?

J'ai retrouvé la Croix-Rouge en 1949, après avoir terminé des études de sociologie et d'ethnologie à Neuchâtel. On

Jean-Daniel Pascalis, secrétaire général adjoint, quitte ses fonctions après quarante ans passés au sein de l'institution

Pragmatisme et disponibilité

Sa courtoisie et sa disponibilité étaient devenues légendaires. Familier des enceintes internationales de la Croix-Rouge, Jean Pascalis, secrétaire général adjoint de la Croix-Rouge suisse, incarne un certain type de personnalité du mouvement d'Henry Dunant, fait de pragmatisme et de diplomatie. Au moment de prendre sa retraite, il évoque pour nous ses souvenirs.

m'a demandé de m'occuper de la Croix-Rouge jeunesse, comme professionnel cette fois-ci.

Reprenez-vous en mains une activité déjà existante?

La Croix-Rouge jeunesse avait été très vivante entre 1920 et 1935, notamment dans les écoles, des cantons de Genève, de Berne et de St-Gall. Puis, tout avait peu à peu décliné. Lorsque l'on m'a appelé, il s'agissait, en fait, de faire dans le cadre de la Croix-Rouge ce que j'avais fait au M.J.S.R. A l'époque, on appliquait dans les écoles ce que l'on appelait la méthode Freynet, qui consistait à responsabiliser davantage les élèves. Les instituteurs favorisaient par exemple la création de comités de classe. La Croix-Rouge de la jeunesse entraînait bien dans ce cadre. Nous propositions aux instituteurs la constitution de groupes de jeunesse Croix-Rouge qui devaient prendre des initiatives sur le plan de la santé et dans le domaine social. Cette activité s'est développée d'abord en Suisse romande, puis en Suisse allemande. Malheureusement, au bout de deux ans, j'ai dû à nouveau cesser toute activité pour raisons de santé. De 1951 à 1953, j'ai été hospitalisé à plusieurs reprises avec la chance d'avoir pu bénéficier de traitements médicamenteux et chirurgicaux novateurs à l'époque.

Effectivement, cette longue

Je me considère avant tout comme un homme à tout faire. Toutes les tâches que l'on m'a confiées à la Croix-Rouge suisse coïncidaient avec des situations d'urgence auxquelles l'institution devait faire face. En ce sens, je n'ai pas connu un destin très différent de celui de mes collègues. Le propre d'une institution comme la nôtre est de vivre des moments de mobilisation à la suite d'événements tragiques. Par exemple, en 1956, lors de l'arrivée massive des quelque 11 000 réfugiés hongrois en Suisse, la Croix-Rouge suisse fut amenée à créer rapidement un service qui n'existait pas. Tout le monde devait mettre la main à

Ce séjour forcé en milieu hospitalier allait, je crois, influer sur le cours de votre carrière.

Effectivement, cette longue

période d'inaction m'a permis en particulier de découvrir et d'apprécier le monde hospitalier, notamment la profession d'infirmière. De retour à la Croix-Rouge, en 1953, on m'a confié la responsabilité d'une campagne d'information devant promouvoir le recrutement de jeunes infirmières. Les professions soignantes souffraient alors d'une cruelle pénurie d'effectifs. Nous avons monté toute une campagne avec films, brochures, expositions, entretiens dans les écoles, etc.

Il semble que, dès le début, votre carrière à la Croix-Rouge ait été multidirectionnelle, comme l'on dit aujourd'hui. S'agit-il là d'un choix délibéré de votre part ou sont-ce les circonstances qui vous ont amené à assumer des fonctions aussi différentes à la Croix-Rouge suisse?

Je me considère avant tout comme un homme à tout faire. Toutes les tâches que l'on m'a confiées à la Croix-Rouge suisse coïncidaient avec des situations d'urgence auxquelles l'institution devait faire face. En ce sens, je n'ai pas connu un destin très différent de celui de mes collègues. Le propre d'une institution comme la nôtre est de vivre des moments de mobilisation à la suite d'événements tragiques. Par exemple, en 1956, lors de l'arrivée massive des quelque 11 000 réfugiés hongrois en Suisse, la Croix-Rouge suisse fut amenée à créer rapidement un service qui n'existait pas. Tout le monde devait mettre la main à

la pâte. 1956 a certainement été une des grandes périodes de mobilisation de la Croix-Rouge suisse. Puis je me suis vu confier à plusieurs reprises la responsabilité des relations publiques ainsi que celle des relations avec nos sections. Les nombreuses missions que j'ai effectuées à l'étranger résultaient également de situations d'urgence. Au Niger, par exemple, en 1975, je suis parti parce qu'il fallait absolument quelqu'un de langue française à la tête de la délégation de la Ligue des Sociétés nationales de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge. Et j'étais le seul francophone disponible à cette époque.

La disponibilité est-elle à votre avis une condition essentielle à tout homme Croix-Rouge?

Disons que, pour moi, elle va de soi lorsqu'on travaille dans une organisation comme la nôtre. Aujourd'hui, il est vrai, les choses ont quelque peu changé. On invoque plus volontiers les limites de son cahier des charges, la répartition des compétences. Mais je reste convaincu que la disponibilité est inhérente aux activités de notre institution.

Revenons à vos activités au niveau international. On vous présente comme le diplomate de la Croix-Rouge suisse. Mais vous avez, à votre actif, une expérience du



Jean Pascalis, quelques mois avant son départ en retraite: «Je me considère comme un homme à tout faire. La disponibilité va de soi lorsque l'on travaille dans une organisation comme la nôtre.»

Jean Pascalis, bénévole du Secours aux enfants, pendant les années de guerre. «Je ne suis pas entré à la Croix-Rouge par vocation.»

terrain assez approfondie. Vous avez notamment assumé un certain nombre de missions dans les pays d'Afrique francophone et avez été en quelque sorte un témoin des soubresauts de cette période de l'histoire du continent noir.

Nos engagements durant ces années en Afrique du Nord et en Afrique noire consistaient le plus souvent à collaborer au développement des jeunes sociétés nationales. Toutefois, nous avions également à faire face à des catastrophes naturelles ou conflits internes. Au Rwanda, par exemple, nous avions été appelés à collaborer au développement de la société nationale. Or, à l'époque, la société nationale était confrontée directement aux conflits intertribaux consécutifs à l'arrivée massive de réfugiés du Burun-

di, ce qui ne fut pas une mince affaire. Nous avons mené d'autre part au Maroc des opérations de secours d'urgence, après le tremblement de terre d'Agadir, et participé à la construction de la «Cité suisse d'Agadir», avec le concours de la SSR. De plus, au Maroc, comme en Tunisie, nous étions confrontés au problème des réfugiés algériens fuyant leur pays, en raison de la guerre d'indépendance. Toutes ces opérations nous incitèrent à participer au développement du Croissant-Rouge marocain et, comme toujours, dans les situations de souffrance, de tisser des liens d'amitié.

Ces missions vous prédisposaient-elles à prendre en charge le dossier des relations extérieures de la Croix-Rouge suisse?

À l'époque, les relations extérieures ne représentaient pas grand chose. J'ai été appelé, mais je ne sais plus très bien pourquoi, à siéger régulièrement dans les instances internationales de la Croix-Rouge, à partir de la Conférence de Vienne en 1965. Fait saillant, j'ai été l'un des premiers délégués du monde occidental à se rendre dans un pays de l'Est sur les lieux d'une catastrophe. C'était en 1975 en Roumanie.

Quel est le regard que vous portez sur l'évolution du mouvement au niveau international après 38 années d'activité professionnelle? Partagez-vous l'opinion de ceux qui affirment que la politique prend de plus en plus de place dans le mouvement, notamment après l'éclat survenu lors de la XXV^e Conférence en octobre dernier à Genève?

Les problèmes politiques n'ont pas été l'apanage de la dernière conférence de Genève. Chacune des conférences précédentes a connu un événement de ce genre. Il y a eu le problème des deux Chines, celui du Cambodge, aujourd'hui celui de l'Afrique du Sud. Il est vrai que de nos jours la politique joue sans doute un plus grand rôle à la Croix-Rouge. Le mouvement a eu tendance à se fractionner en blocs, correspondant aux grandes divisions politiques de notre planète. Le dialogue à

PERSONNALITÉ

l'intérieur du mouvement a tendance à se cristalliser autour des rapports de force qui se sont institués entre ces blocs. En dépit de cette réalité, j'ai toujours eu le sentiment de vivre au sein d'une même grande famille. Sur tous les continents, dans les pays riches comme dans les pays pauvres, les responsables des sociétés nationales sont confrontés à des problèmes identiques pour motiver les gens, trouver de l'argent, mettre sur pied des activités, etc. C'est de cela dont nous parlons avec amitié lorsque nous nous retrouvons dans les réunions internationales. Et c'est cette atmosphère de fraternité qui m'a beaucoup séduit. Il faut admettre que la Croix-Rouge est une organisation humaine, qui ne vit pas en dehors des réalités de ce monde. Elle n'est pas à l'abri d'erreurs, de bassesses et de manque d'envergure. Mais il reste et restera toujours l'idée, qui nous invite en permanence à nous dépasser.

Qu'est-ce que la Croix-Rouge vous a apporté sur le plan personnel?

Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas entré à la Croix-Rouge par vocation. Mais le mouvement d'Henry Dunant a été le prolongement idéal de ma formation en sciences humaines. Mon professeur d'ethnologie, Jean Gabus, rappelait toujours ce principe essentiel de la science qu'il enseignait: le respect de l'autre. On n'obtient rien de l'autre si on ne lui accorde pas son respect, si on n'essaie pas de le comprendre ou de se mettre à sa place, ajoutait-il. C'est cette leçon que j'ai modestement essayé de mettre en pratique durant mes 40 années d'activité au sein de l'organisation.

Peut-on vous demander comment vous allez occuper votre retraite?

Je crois que je maintiendrai encore certaines activités en rapport avec la Croix-Rouge. Je reste du moins disponible. On n'abandonne pas facilement une telle institution, même si elle traverse aujourd'hui une phase difficile. Mais je compte aussi m'adonner à des activités personnelles: dessin, histoire, numismatique, tennis, etc. □